



Lucie Pagé

Marie-
Lumière

Lucie Pagé

Marie-
Lumière

*Ces mots, tricotés avec l'espoir de l'éveil des consciences,
sont dédiés à mes petits-enfants,
à qui je souhaite une vie dans la paix,
la santé et la sécurité.
À chanter et à danser, toujours.*

Avant-propos

Je suis née dans une famille catholique, mais j'ai été élevée dans l'athéisme, mes parents ayant même fait acte d'apostasie. C'est simple : j'ai appris que rien n'existe sans preuve. J'ai toujours excellé en sciences, le monde des preuves. J'ai d'abord percé dans le journalisme scientifique et médical avant que l'Afrique du Sud ne tombe dans ma soupe et que j'élargisse mes horizons. Et me voilà à parler de spiritualité !

J'ai fini par comprendre que les instruments pour mesurer la spiritualité n'existent pas dans les laboratoires ; que la religion, surtout institutionnalisée comme nous l'avons vécue, nous a volé l'accès à notre spiritualité, nous a déresponsabilisés – comme le font d'ailleurs les systèmes politique, économique et médical – de notre bien-être physique, émotif, mental et spirituel. Nous en sommes venus à confondre la religion et la spiritualité, fondues dans

la même bougie. Or la spiritualité ne professe aucune religion.

Depuis 2015, je travaille avec des gens qui portent différents noms selon la région du monde d'où ils viennent, certains ayant une connotation négative. En somme, qu'on dise chaman, *sangoma*, *pajé*, gourou, guérisseur, médecin spirituel, médium, voyant ou sorcier, cela désigne des personnes qui peuvent communiquer avec la dimension spirituelle d'une façon ou d'une autre ou qui ont appris à utiliser l'énergie qui s'y trouve pour traiter le mal d'autrui. Généralement, ces gens ont traversé des périodes très sombres dans leur vie et sont devenus ce qu'on appelle des « guérisseurs blessés ». Mais comme nous n'avons pas les outils pour *prouver* qu'effectivement ils peuvent travailler avec « l'au-delà », beaucoup s'y taillent une place grâce à la crédulité des individus. Alors nous parlons de charlatans, de ramancheux et de rebouteux.

Tout est énergie, ça, on le sait. Einstein l'a démontré. On sait aussi que l'énergie ne meurt pas. Des scientifiques qui ont poussé, depuis quelques décennies, leurs recherches dans la physique quantique en sont même arrivés à la conclusion que la « conscience » est une forme d'énergie, donc qu'elle ne meurt pas. Elle change de dimension. Les études, controversées certes, de Stuart Hameroff de l'université de l'Arizona et du physicien britannique Sir Roger Penrose en 2014, par exemple, parlent de microtubules à base de protéines qui transportent l'information quantique, une information stockée à un niveau subatomique. Ce ne sont que les balbutiements de la compréhension scientifique de la spiritualité. Mais même avec des preuves, nous doutons. Beaucoup doutent

du phénomène des changements climatiques, adoptant une attitude semblable qu'envers une religion : on y croit ou non. Alors que s'est-il passé pour que je commence à croire en une autre dimension ?

En 2003, je perdais un oncle très cher qui, dans mon enfance, me berçait sur ses genoux et qui, plus tard, m'a initiée à la voile ; un oncle avec qui je riaais, je jouais de la musique, je chantais. Mon oncle aimait la chasse, vivait dans la montagne, parlait toujours des animaux qu'il y découvrait. Il était un raconteur. On s'aimait fort.

Souvent, un de ses neveux se joignait à nous, un cousin avec qui je partageais de parfaits moments de bonheur. Je le voyais surtout l'été, l'appelais toujours pour sa fête. Ce cousin a écrit des dizaines de pages sur les malheurs et les bonheurs de sa vie, la veille de sa mort, en 2005. Dans ce cahier, que seul son père a vu, il y avait un poème pour moi. Cet oncle m'a appelée en Afrique du Sud pour me le lire. Ce poème est resté gravé dans ma mémoire.

En 2007, ma grande copine Brigitte, avec qui je peignais, je faisais du ski, du canot, des soirées, des pique-niques avec nos enfants, a succombé au cancer du cerveau. Une semaine avant sa mort, je me suis couchée pendant trois heures avec elle dans son lit à la maison de soins palliatifs, à Aylmer, où elle attendait l'inévitable. Nous étions seules. Elle avait quarante-deux ans, était très populaire dans sa communauté, un boute-en-train généreux. À un moment, elle a ouvert les yeux et une larme a coulé sur sa joue. Je l'ai essuyée. Elle m'a dit : « Lucie, tu penses que j'ai eu plein d'amis dans ma vie. Oui, il y a eu beaucoup de monde. Mais si tu me demandes combien étaient de vrais amis, je te répondrai trois. Juste trois : Julie,

Chantal et toi. Merci, ma belle amie.» Et j'ai répondu : «Je t'aime, Brigitte, je t'aime tant.»

C'est la dernière fois que je l'ai vue. Quelques jours plus tard, alors que j'étais dans un magasin d'art, à Johannesburg, pour acheter de la peinture et des canevas, j'ai reçu un appel. *Brigitte vient de rendre l'âme.* Ironiquement, j'avais rencontré Brigitte dans mes cours de peinture. Je me suis effondrée dans le magasin. Même si c'était évident qu'elle ne s'en sortirait pas, on espère toujours un miracle jusqu'à la dernière minute. J'ai pleuré. On m'a apporté de l'eau sucrée, d'autre eau pour asperger ma nuque. Après une demi-heure, j'ai quitté la boutique. De toute façon, j'avais rendez-vous avec ma massothérapeute.

Couchée sur la table de massage, je sanglotais comme un veau. Janine a arrêté et m'a dit :

— Impossible de te faire un massage, Lucie. J'ai une idée. Va voir une de mes clientes. Elle parle avec les morts.

Je me suis levée, fâchée.

— Mais voyons donc, parler avec les morts ! Je n'ai pas envie de rigoler en ce moment ! Quelle foutaise ! J'étais en colère.

— Mais elle est aussi thérapeute ! Tu as besoin d'aide, Lucie. Tu viens de perdre ta plus grande amie. Va la voir juste une petite heure.

Sans attendre ma réponse, elle l'a appelée et lui a expliqué l'urgence de la situation. En raccrochant, Janine a dit : « Elle t'attend. »

Je suis arrivée chez la thérapeute un peu à reculons, mais je me connaissais. Avec mon passé de dépressions et de thérapies, je devais faire attention de ne pas retomber dans un autre abîme.

Elle était belle, d'une cinquantaine d'années, vêtue d'une longue robe orange pâle, genre soutane. Elle avait la voix toute douce. Un remarquable calme émanait d'elle. Juste sa présence m'a fait du bien. Je me suis présentée et l'ai remerciée de me voir à la dernière minute, comme ça.

— Janine m'a dit que vous veniez de perdre votre grande amie ?

— Oui, ai-je dit en fouillant dans mon sac pour trouver mon cellulaire. J'ai une photo d'elle ici.

— Non ! Je ne veux pas de photos. Asseyez-vous confortablement.

Elle a fermé les yeux pendant plus d'une minute. Dans ce contexte, c'était très long. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait. Je la trouvais un peu ridicule. Je jugeais facilement à cette époque. Tout à coup, tout son corps s'est mis à trembler. J'avais l'impression de me retrouver dans le film *Ghost* devant Whoopi Goldberg, lorsqu'elle voit et entend les fantômes. Elle a dit :

— Ce n'est pas votre amie qui est là. C'est un homme, il vous aime beaucoup, il était très près de vous. Il dit qu'il est heureux maintenant, dans sa montagne avec les animaux. Il ne chasse pas, bien évidemment ! Il s'amuse, joue et vit avec les animaux. La montagne est heureuse sous les étoiles, dit-il.

Elle a parlé un peu de la montagne et je ne pouvais penser qu'au mont Mégantic, où se trouve un observatoire astronomique, près duquel habitait mon oncle. C'était « sa » montagne, exactement comme le tableau qu'elle brossait. Je suis restée perplexe. C'était comme si elle venait de décrire mon oncle. *Une coïncidence*, me suis-je dit.

L'esprit est parti et un autre est arrivé. La dame s'est mise à trembler de nouveau pendant une trentaine de secondes. Cette fois-là, j'étais curieuse.

— Ce n'est pas votre amie, encore une fois ! C'est un homme qui était aussi proche de vous. Il dit qu'il pense à vous, qu'il est fier de vous, qu'il vous aime. Il vous presse de continuer d'écrire (ni moi ni Janine n'avions mentionné à la thérapeute que j'écrivais). Il est désolé d'être parti aussi vite.

Puis, comme un éclair dans un ciel bleu, elle a récité le poème que mon cousin avait écrit dans ses mémoires, mot à mot. Celui que son père m'avait lu au téléphone. Je répète : MOT À MOT. J'étais à l'autre bout du monde, avec une femme qui ne me connaissait pas, qui ne savait rien de moi, encore moins de ce que mon cousin avait écrit. Ce cahier était privé. Ce poème aussi, d'ailleurs, sacré. La coïncidence était absolument impossible. Toutes les croyances, ou plutôt les incroyances, de ma vie venaient de prendre le bord. Au diable la science !

Quand la dame s'est remise à trembler de tout son corps, j'avais les deux fesses sur le bout de la chaise. Les yeux fermés, elle a commencé à faire de grands cercles avec ses bras en disant :

— Ah ! Les couleurs ! Elles sont magnifiques, les couleurs, ici ! Je peins tout ce que je veux ! Je peins et je peins !

Elle était devenue Brigitte. Je ne lui avais pas dit que Brigitte était artiste peintre. Elle m'a parlé de son fils alors que je ne lui avais pas donné cette information. Elle a dit que Brigitte accueillait les âmes tristes à leur arrivée dans l'autre dimension, car elle avait une énergie pétillante.

Un ouragan a soufflé dans ma tête. Mon conditionnement, mes croyances, mon éducation, tout a été balayé en quelques secondes. J'ai fondu en larmes.

— Dites-lui que je l'aime. Dites-lui que je l'aime. Dites-lui...

La thérapeute a éclaté de rire ! Cela m'a un peu froissée puisque j'étais devant elle à sangloter.

— Pourquoi riez-vous ?

— Ben voyons, elle le sait, que vous l'aimez ! Elle rappelle que vous vous l'êtes dit sur son lit de mort. Elle vous a confié qu'elle n'avait eu que trois vraies amies dans sa vie...

J'étais estomaquée. Sidérée. Encore du mot à mot. Nous étions au-delà du monde des hasards. En sortant, j'ai demandé à la dame si je pouvais venir de temps à autre, histoire de piquer une jasette avec Brigitte, à travers elle. J'étais sérieuse.

— Non, ne revenez plus jamais. D'ailleurs, je ne savais pas qu'il y aurait autant d'esprits qui voudraient vous parler. Cela me prendra plusieurs heures à me remettre, car ça demande énormément d'énergie à mon corps. Je vais aller me coucher. Je vous souhaite une belle vie.

Elle s'est éclipsée. Et moi, j'ai compris que ma vie venait de changer. J'ai laissé la place au doute et j'ai ouvert de nouvelles portes dans ma tête et ma conscience. J'ai commencé à fouiller. Ce que j'ai trouvé est inimaginable.

Ainsi, après treize ans de recherche et d'expériences est née *Marie-Lumière*.



— 1 —

Assez !

« Lorsque la douleur, la misère ou la colère surviennent,
il est temps de regarder en vous, pas autour de vous. »

SADHGURU

— Marie-Jeanne Richard ?

L'infirmière, dossier en main, pointa son nez dans la salle d'attente de la clinique où quelques patients lisaient des revues ou pitonnaient sur leur cellulaire. Marie-Jeanne se leva et remercia l'infirmière d'un timide sourire. Elle prit l'épaisse chemise, longea le long couloir sombre au tapis gris et accéda au bureau de son psychiatre. Elle avait choisi un spécialiste loin de chez elle, pour éviter qu'un de ses patients apprenne qu'elle consultait un « docteur pour les fous », comme disaient les gens. Les nouvelles dans sa petite communauté d'Oka voyageaient aussi vite qu'un feu de broussailles et elle perdrait la confiance durement acquise de sa clientèle.

Marie-Jeanne entendit l'eau du robinet couler derrière la porte du cabinet d'aisances du Dr Jobard. Elle déposa le dossier sur le bureau et s'installa sur le

canapé de velours vert usé qu'elle connaissait si bien pour l'avoir fréquenté pendant vingt ans ; venant d'abord une fois par semaine, Marie-Jeanne avait graduellement espacé ses visites à deux fois par année, afin de doser ses médicaments. Avec ses doigts, elle brossa machinalement ses épais cheveux noirs parsemés de quelques filets argentés. Sa peau basanée était lisse comme du beurre, et ses pommettes bien saillantes reflétaient souvent un peu de lumière. Aucune ride. Ses yeux brun foncé en amande et ses longs cils noirs invitaient les interlocuteurs à plonger dans son regard. Ses dents larges et blanches, bordées par des lèvres bombées comme des collines, lui donnaient un sourire éclatant. Aujourd'hui, elle ne souriait pas.

Marie-Jeanne fixait la neige qui tombait dehors et pensait au poète Émile Nelligan, mort dans un « asile de fous ». Mais l'avait-il vraiment été, fou ? Ne se sortirait-elle jamais de ce pénible et infernal cycle de thérapies, d'antidépresseurs, d'anxiolytiques et de somnifères ? Ne pourrait-elle jamais vivre naturellement ? Comment se sent-on sans médicaments chimiques dans le corps ? Que veut dire « être bien dans sa peau » ?

Elle entendit la poignée de porte tourner et se raidit, enlaça ses doigts et déposa ses mains sur ses cuisses. Le Dr Jobard sortit de son cabinet et lui adressa un grand sourire.

— Docteure Marie-Jeanne, quel plaisir ! Cela ne fait que quelques mois que nous nous sommes vus, je crois, dit-il, perplexe, avec son fort accent français qu'il avait conservé malgré ses nombreuses décennies au Québec. Voyons, c'était le...

Il ouvrit le dossier sur le bureau et, avant qu'il ne puisse poursuivre, Marie-Jeanne finit sa phrase.

— Trois mois. Ça fait trois mois. Je suis venue à la mi-décembre. Je veux arrêter mes médicaments.

Le Dr Jobard prit le dossier et son enregistreur, s’avança vers elle et traversa la vaste pièce tapissée d’un kilim pakistanais rouge et or en seulement quatre pas tant il était grand. Il s’installa dans le large fauteuil de cuir, devant le divan.

— D’abord, bonne année 2019!

Son sourire était figé, tout comme la gravité sur le visage de Marie-Jeanne.

— Je vous la souhaite riche et prospère, continua-t-il en allumant l’enregistreur.

— Je me fous de la richesse. Je veux la santé. Je veux arrêter mes médicaments.

Le psychiatre la toisa longuement, puis baissa les yeux sur les archives de vie de sa patiente. Pas facile, la sienne : née en 1969 de mère mohawk, Mary, qui fut moulée dans un couvent catholique puis rejetée par sa communauté parce qu’elle tomba amoureuse d’un Québécois blanc, muet de naissance. Marie-Jeanne fut élevée, avec sa sœur Béatrice, de deux ans son aînée, dans le silence et les prières. Et les poèmes de Nelligan que récitait Mary. Sa sœur semblait n’avoir hérité d’aucun gène autochtone : elle avait les cheveux bruns bouclés, comme leur père, Henri, les yeux brun pâle et la peau claire comme celle des membres de la famille Richard. Béa n’eut pas à subir les méchancetés ou maltraitements dont fut régulièrement victime Marie-Jeanne en grandissant. C’étaient deux mondes différents qui se côtoyaient à la table du souper.

Le Dr Jobard tourna la page. Il se rappela le traumatisme qu’elle avait vécu à l’âge de seize ans ; l’exclusion ensuite de sa communauté ancestrale avec

qui elle avait réussi à tisser des liens ; les défis colossaux durant l'université, affrontant le racisme et le sexisme, comme dans son milieu de travail. Courageuse malgré sa faible estime d'elle-même. Ou peut-être grâce à elle ?

Sa longue mèche de cheveux gris tomba sur son visage. Il la replaça sur son crâne dégarni, mécaniquement, comme un réflexe, un geste qu'il effectuait sûrement une centaine de fois par jour. Ses fines lunettes rondes ne seyaient pas à son visage ovale ni à ses yeux bleu acier surmontés d'épais sourcils rectangulaires. Le Dr Jobard retourna une feuille, puis une autre, puis une autre. Marie-Jeanne tortilla sa jupe entre ses doigts alors qu'il fouillait dans son passé. Il stoppa sur une page qu'il examina quelques secondes avant de relever les yeux. Elle s'impatienta.

— Je veux arrêter mes médicaments. J'en ai marre. Ça ne règle rien ! Ça fait presque trente ans que je suis en thérapie, environ vingt-cinq ans que je prends des médicaments, si on élimine les fois où j'ai tout cessé.

— Oui, et vous vous souvenez aussi de là où cela vous a menée ? Droit à la dépression ! On ne risquera pas ça. Vous ne pouvez pas arrêter. Je vous ai déjà dit qu'après deux dépressions majeures c'était pour la vie. Et vous en avez fait trois.

— Prendre ces médicaments pour la vie ? Mais ils ne règlent rien !

Marie-Jeanne sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle essaya de les retenir, en vain. Elle s'étira le bras et attrapa un mouchoir de la boîte, sur le bout du sofa, pour les essuyer. Elle s'était pourtant promis de ne pas pleurer. Elle avait répété son discours tellement souvent dans sa tête.

— Voyez-vous encore votre thérapeute régulièrement?

Marie-Jeanne se racla la gorge. Elle s'était toujours sentie coupable d'avoir abandonné la thérapie avec le Dr Jobard depuis plusieurs années. Elle le trouvait trop clinique, trop froid, et aussi un peu chauvin.

— Oui, bien sûr, dit-elle, sans préciser qu'elle ne voyait sa thérapeute qu'une fois par mois maintenant.

— Et pourquoi comme ça, tout à coup, voulez-vous tout changer alors que ça va bien?

— Mais ça ne va pas bien ! Chaque fois que je sors en public, je reviens chez moi pleine de honte. Je me dis : « Je n'aurais pas dû dire ceci, j'ai mal dit cela, il m'a regardé d'un drôle d'air, elle m'a trouvée ridicule, j'ai dû faire quelque chose de pas correct. » J'ai de plus en plus peur de sortir. Je croule sous les regrets et la culpabilité. Sauf avec mes patients, bien sûr. Sinon je suis mal dans ma peau, docteur Jobard. Et on dirait que le problème s'aggrave !

Marie-Jeanne se moucha.

— Pourquoi vouloir arrêter la médication, alors ? Entendez-vous votre illogisme ?

— Parce que c'est justement ce qui ne va pas bien ! Je veux vivre sans médicaments ! Le voile qu'ils procurent semble s'épaissir. Ma libido est inexistante. Plus rien ne m'excite ou ne m'allume. Je ne suis pas heureuse dans mon corps ; je suis mal dans mon être.

— Marie-Jeanne... soupira-t-il longuement. Si seulement vous vous entendiez.

Il vérifia une information dans le dossier.

— Nous avons légèrement diminué le dosage de vos antidépresseurs l'année dernière. Peut-être devrions-nous penser à revenir à la dose initiale. C'est pour

cette raison que vous êtes dans cet état. Avec le bon dosage, vous le savez, vous fonctionnez normalement.

— Normalement? Mais je ne...

— Laissez-moi finir, docteur, la coupa-t-il d'un ton ferme. C'est quelque chose dont on a amplement discuté au cours des années: s'il n'y a pas de problème, vous en cherchez un. La douleur, souvenez-vous, est confortable quand c'est tout ce qu'on a connu. Et maintenant, vous avez décidé que ce sont les médicaments, le problème, alors que ce sont eux qui sont responsables de votre bien-être et de votre lucidité. Votre sommeil aussi, votre appétit...

Le souffle de Marie-Jeanne s'accéléra; elle ne respirait plus que du haut de la poitrine. À mesure que son psy parlait, elle sentait la colère monter comme de la lave. Elle ne voulait pas exploser. Elle ne voulait plus pleurer.

— La semaine dernière, j'ai eu cinquante ans, docteur Jobard, et...

— La cinquantaine, c'est un bel âge, croyez-moi. Je m'en souviens comme si c'était hier, dit-il en replaçant sa mèche.

— J'ai eu cinquante ans et c'est comme si une cloche venait de sonner dans ma tête.

— Une cloche dans votre tête?

— Depuis trente ans, on me dit que si je prends ces médicaments, si je parle une heure par semaine à quelqu'un, ça va se régler. Or, tout est étouffé.

— Vous savez, docteur Marie-Jeanne, que tout est une question de chimie. La vôtre ne fonctionne pas bien de façon naturelle et ces médicaments ne font que reproduire l'état normal. Vous êtes médecin. Je n'ai pas besoin de vous expliquer cela.

Elle ne put contenir plus longtemps sa frustration et haussa le ton.

— L'état normal ? Comment définissez-vous « normal » ? Pour moi, ça veut dire vivre sans médicaments ! Et puis, avez-vous lu la dernière étude sur l'effet à long terme des antidépresseurs ?

— Nous pouvons penser à changer de sorte, si vous voulez.

— Vous ne comprenez pas ? Il s'agit de tous les antidépresseurs !

— C'est impossible.

— De ce qu'ils font en général sur le cerveau, dans le corps, sur le foie, les reins, le...

— Vous me semblez en parfaite santé, Marie-Jeanne.

Marie-Jeanne s'étira pour prendre son sac à main et y chercha son cellulaire.

— Je vais vous montrer de quoi il s'agit. J'ai téléchargé certaines études, même une du *Journal of Clinical Psychiatry*. Vous l'avez sûrement vue passer !

— Docteur Marie-Jeanne, rangez vos choses. Calmez-vous. Et si nous recommencions ? Dites-moi plutôt, comment allez-vous généralement, ces temps-ci ? Comment se sont passées les fêtes ? Comment va la famille ? Louis ? Les jumeaux ?

— Je veux arrêter mes médicaments, hoqueta-t-elle, obstinée.

Le Dr Jobard la regarda, impassible. Il connaissait bien les accès d'humeur de Marie-Jeanne. Sa propension à exploser était légendaire. Elle pouvait claquer une porte si fort qu'il était même arrivé, une fois, que son cadre vole en éclats. Elle fermait la porte et s'isolait. Littéralement et mentalement.

— Dites-moi, avez-vous toujours recours à des somnifères pour dormir ?

Marie-Jeanne se moucha bruyamment et se redressa, gonflant sa généreuse poitrine. Ses grands yeux bridés crachaient du feu. Elle regarda son médecin comme un prédateur sa proie.

— Vous ne comprenez vraiment pas, n'est-ce pas ?

— Je crois que c'est moi qui devrais prononcer cette phrase, docteur.

Marie-Jeanne prit son sac et fit mine de se lever.

— Bon, vous allez encore vous sauver ? Fuir le problème ? Éviter de parler ?

— À quoi bon ! tonna-t-elle.

Elle s'efforça de tout son être de respirer, de se calmer, de rester là, de parler doucement. Mais le feu en elle était plus puissant, un feu qu'elle ne réussissait pas à contrôler, qu'elle maudissait de tout son cœur, mais qui, en même temps, la protégeait du mal qui vivait en elle, un mal profond, tellement qu'elle n'en connaissait pas la nature, ni la forme, ni la cause, ni la source. Elle n'en subissait que sa présence. Comme une victime. Depuis toujours, pilules ou non.

En trente ans de thérapie, elle avait parlé de tout, lui semblait-il. Avec le Dr Jobard, avec sa psychologue et ses thérapeutes. Depuis quinze ans, elle voyait Michèle Séguin, une travailleuse sociale qu'elle adorait. Marie-Jeanne naviguait parmi les surprises, les défis et les traumatismes de la vie avec l'aide de Michèle, qui souriait tout le temps et qui parlait doucement comme un ange, qui lui donnait des devoirs comme faire battre son cœur à grande vitesse pendant au moins trente minutes par jour – « ça crée des endorphines » ; écrire quotidiennement dans son carnet de succès ; parler dans le miroir et remarquer les beautés de la vie. Elle faisait de temps à autre des séances d'EMDR (*Eye Movement Desensitization and Reprocessing*) avec elle, cette thérapie utilisant une stimulation sensorielle bialternée,

composée de mouvements oculaires, auditifs ou tactiles. Marie-Jeanne suivait les doigts de Michèle, qu'elle faisait aller de gauche à droite. Parfois, elle tapotait alternativement ses genoux.

Toutes ces thérapies, ces milliers d'heures passées assise face à un professionnel ne l'avaient toujours pas soulagée de son mal profond. On ne lui apprenait qu'à le gérer, pas à le guérir. Son cinquantième anniversaire avait réveillé en elle un désir de véritable guérison.

— Tant qu'on prend des médicaments, j'ai pour mon dire qu'on n'est pas guéri, laissa tomber Marie-Jeanne sur un ton plus mesuré.

Sa poitrine qui montait et qui descendait rapidement trahissait son état réel. Elle s'avança les fesses sur le bout du sofa.

— Je crois que nous ne sommes plus sur la même longueur d'onde, docteur Jobard. Je veux trouver un moyen d'arrêter tout médicament ET de me sentir bien et en santé. C'est mon droit.

— Vous ne réfléchissez pas très bien en ce moment, Marie-Jeanne.

— Merci, docteur Jobard.

— Ne partez pas. Nous n'avons rien réglé.

— Justement, dit-elle, la main sur la poignée de porte. Nous n'avons rien réglé depuis toutes ces années. Pardonnez-moi, je dois sortir.

Elle claqua la porte un peu plus fort que voulu et baissa la tête devant les gens dans la salle d'attente. Ainsi, ses cheveux formèrent un rideau derrière lequel elle pouvait se cacher.



« Marie-Jeanne vit la lumière du salon s'éteindre. Louis ne viendrait pas la chercher. Il ne le faisait plus depuis quelque temps. Elle était en train de le perdre. Elle saisit son cellulaire et appela Sofia, celle qui savait tout d'elle.

— Sofia. Je suis à bout. J'ai touché le fond. Tu avais dit que... que tu pouvais m'aider autrement?

— Oui, en effet.

— C'est le temps. »



Née de mère mohawk, la Dre Marie-Jeanne Richard est exaspérée. Après trente ans de thérapie et d'antidépresseurs, elle ne se sent toujours pas libérée de sa honte d'elle-même, ni du traumatisme de ses seize ans. Son mari, Louis, et son amie Sofia, ostéopathe, la convainquent d'essayer une plante médicinale ancestrale de l'Amazonie. Marie-Jeanne participera donc à une cérémonie d'ayahuasca offerte par des chamans du Brésil et d'Afrique du Sud, sur le territoire mohawk de Kanehsatake. C'est alors qu'elle verra la lumière et entreprendra de construire un pont entre les plantes médicinales autochtones et la médecine occidentale.



Journaliste, militante et écrivaine, Lucie Pagé a été correspondante pour Radio-Canada durant toute l'ère Mandela. Elle a réalisé et produit des documentaires sur la violence faite aux femmes et sur les chants de libération d'Afrique du Sud, pays où elle vit – en alternance avec le Québec – depuis 1990. Ses romans, témoignages et essais sont vendus dans plusieurs pays. *Marie-Lumière* est son huitième livre.

